



HAL
open science

Postface à "l'Homme le plus doué du monde"

Jean-Noël Lafargue

► **To cite this version:**

Jean-Noël Lafargue. Postface à "l'Homme le plus doué du monde". L'homme le plus doué du monde, 2013. halshs-02334108

HAL Id: halshs-02334108

<https://shs.hal.science/halshs-02334108>

Submitted on 25 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Postface à *L'Homme le plus doué du monde*¹

Jean-Noël Lafargue

Parmi toutes les uchronies², le très populaire genre *Steampunk* a un statut bien particulier car il s'inspire d'une période de l'histoire elle-même riche en récits de science-fiction, et qui a à peu près tout inventé du genre si ce n'est son nom. Souvent, les spéculations rétrospectives, « subjunctives » (ce qui eût été...), que nos auteurs contemporains situent dans un XIXe siècle éternel, rejoignent les récits spéculatifs que produisait effectivement l'imaginaire du XIXe siècle.

Si l'on fait abstraction de sa forme d'humour pince-sans-rire, que l'on est sans doute en droit d'inscrire dans ce que Mark Twain nommait « l'humour américain », *L'homme le plus doué du monde*, vieux de plus de cent trente ans, aurait pu être écrit aujourd'hui.

Un auteur méconnu

Edward Page Mitchell (1852-1927), chaînon manquant entre Edgar Allan Poe³ et Edgar Rice Burroughs, n'est pas souvent honoré ni même seulement mentionné dans les livres d'histoire de la science-fiction. Il a avant tout fait une brillante carrière de journaliste mais a ponctuellement produit, généralement sans les signer et parfois même sans se donner la peine de signaler qu'il s'agissait de fictions, un petit nombre de contes distrayants pour les lecteurs du quotidien new-yorkais *The Sun*. Bien que ces textes soient aujourd'hui encore méconnus et que leur auteur les ait publiés en toute modestie, ils regorgent d'idées très novatrices en leur temps. Il est probable que l'on puisse créditer Edward Page Mitchell de l'invention de la machine à remonter le temps, avec sa nouvelle *The Clock that went backward* (1881), qui précède la *Machine à explorer le temps* (1895) d'H.G. Wells, tout comme *The Cristal man* (1881) précède *The Invisible Man* (1897) du même H.G. Wells sur le thème de l'invisibilité – dont l'idée date cependant de l'antiquité, mais qui était jusqu'ici un élément de contes fantastiques et non de récits de science-fiction. Hors des fictions

1 Ce texte, originellement publié en 2013, a été révisé en 2019, ainsi que rapporté en fin de texte.

2 L'uchronie est un sous-genre de la science-fiction qui spécule sur ce qu'eût été le monde si un événement ou une découverte n'avait pas eu lieu ou avait suivi une autre voie : que serait l'état du monde si Napoléon ne s'était pas attaqué à la Russie ? Si Adolf Hitler avait été reçu au concours d'entrée des Arts-décoratifs de Vienne ? Etc. Le *Steampunk* (dont le nom est dérivé du *Cyberpunk*) est un registre uchronique où le monde vivrait sur ses acquis technologiques antérieurs à la première moitié du XIXe siècle. La force motrice de la vapeur et l'utilisation du dirigeable y ont une importance majeure. Les objets technologiques sont souvent faits de verre, de cuivre et de bois vernis, ce qui permet une esthétique visuelle art nouveau assez charmante (*La ligue des gentlemen extraordinaires*, par ex.). Le roman fondateur du genre est « La machine à différences », de William Gibson et Bruce Sterling, où une Angleterre d'informatique à vapeur est dirigée par lord Byron.

3 Edgar Poe est un auteur-clé de la littérature de genre, puisque, outre le registre fantastique qui n'était certes pas une nouveauté, il a produit les premiers vrais romans policiers – avec les aventures du Chevalier Dupin –, et des récits de science-fiction qui ont notamment impressionné et influencé Jules Verne.

spéculatives, de nombreux récits de Mitchell sont des histoires de fantômes. Mitchell s'intéressait au surnaturel, très en vogue à l'époque, mais ne le faisait pas sans esprit critique : son amitié pour la célèbre médium Helena Blavatsky ne l'a pas empêché de considérer les trances et les révélations de cette dernière comme relevant de la pure escroquerie.

Mitchell, qui n'a cherché aucune reconnaissance au titre d'écrivain de son vivant, a été redécouvert par les efforts de l'essayiste et éditeur Sam Moskowitz (1920-1997), qui a patiemment épluché les pages du *Sun*, et publié en 1973 un recueil intitulé *The Cristal Man*, chez l'éditeur américain Doubleday⁴. Parmi les thèmes auxquels Mitchell a eu recours, on note : la téléportation ; le voyage au delà de la vitesse de la lumière ; le transfert d'esprit ; les guerres futures ; les mutants. Sa nouvelle *The Senator's daughter* (1879), située dans le futur, en 1937, est particulièrement riche en propositions futurologiques, car elle imagine entre autres le chauffage électrique, la cryogénie, la nourriture concentrée, le vote des femmes, le mariage « inter-racial », les nouvelles du monde et même le journal du jour transmis chez soi par voie électrique. On pourra lire en anglais *The Ablest Man in the World* et quelques autres nouvelles sur le site web du Projet Gutenberg.

On notera que Mitchell a commencé sa carrière de journaliste au *Daily Advertiser*, de Boston, sous l'influence et l'autorité de Edward Everett Hale (1822-1909), autre auteur précoce de science-fiction aux États-Unis.

Les inventions imaginées dans *L'Homme le plus doué du monde*

Si la prescience n'est pas la qualité principale que l'on est en droit d'attendre d'un récit de science-fiction, il faut bien constater que *L'Homme le plus doué du monde* est particulièrement intéressant du point de vue de la prospective, puisqu'il invente d'un même mouvement l'ordinateur moderne, l'intelligence artificielle, l'ordinateur conscient et le cyborg, qui sont depuis devenus des motifs récurrents de la science-fiction et, dans une certaine mesure, des réalités scientifiques.

Si Charles Babbage⁵ a bel et bien inventé l'ordinateur à la fin du premier tiers du XIXe siècle, il n'était pour lui question que de traiter des données mathématiques numériques, algébriques ou symboliques, comme le dit d'ailleurs la nouvelle de

4 Doubleday est l'éditeur de nombreux auteurs de science-fiction ou de littérature fantastique parmi ceux qui rassemblent un large public, y compris au delà des passionnés : Isaac Asimov, Ray Bradbury, Ann Rice,...

5 Charles Babbage (1791-1871) était un mathématicien de grand talent, qui a eu l'idée de construire une machine capable d'effectuer des opérations algorithmiques, c'est à dire reposant sur une suite d'instructions. Sa « machine analytique » et sa « machine différentielle », qui ont occupé son existence entre 1820 et 1850 et ont englouti des sommes considérables, ont pâti des moyens techniques et des matériaux disponibles à l'époque. En conflit constant avec les artisans qui travaillaient pour lui comme avec les autorités qui le finançaient, Babbage n'a jamais vu ses projets se concrétiser, mais ses plans n'en sont pas moins remarquables. Un siècle est passé avant que de nouveaux systèmes informatiques viables ne soient inventés, par l'Allemand Konrad Zuse puis par l'armée, l'industrie et l'université américaines et britanniques, avec entre autres les contributions de John Von Neumann, Alan Turing et Norbert Wiener..

Mitchell. Ada Lovelace⁶ avait suggéré que l'ordinateur pourrait un jour traiter autre chose que des nombres. Imaginer que l'imitation de la pensée humaine puisse porter sur la logique, le langage et la stratégie politique, était loin d'être un projet concevable avant les progrès décisifs de l'Informatique qui ont eu lieu autour de la seconde guerre mondiale soit plus de soixante ans après la rédaction de *L'homme le plus doué du monde*⁷.

Peut-être Mitchell avait-t-il entendu parler de l'*Ars Magna*, mis au point par Ramon Llull à la fin du XIIIe siècle, un système mécanique de raisonnement logique, ou même de la tête parlante qu'Albert le Grand aurait construite et que son disciple Thomas d'Aquin a détruite à coup de bâton, par crainte que cet automate qui avait réponse à tout ne soit d'essence diabolique. Les « têtes parlantes » sont un thème récurrent au moyen-âge : on dit que le pape Sylvestre II en possédait une en airain, notamment. Peut-être Mitchell a-t-il entendu parler aussi de Francine, la poupée parlante de Descartes, qui effraya tant un matelot, lors d'un voyage en mer, que ce dernier l'avait jetée par dessus bord : nous ne sommes pas loin de la chute de *L'homme le plus doué du monde*⁸.

L'auteur a en tout cas forcément lu les voyages de Gulliver, de Jonathan Swift, où l'on trouve l'évocation d'un procédé combinatoire pour créer des textes. Il est plus que probable qu'il ait aussi entendu parler des automates de Vaucanson, dont son canard mécanique capable d'imiter le cycle de la digestion, véritable manifeste mécaniste et matérialiste dans la lignée de *l'homme-machine* de Julien Offray de la Mettrie, qui affirmait que le corps était une machine comme une autre et que l'esprit n'était pas autre chose qu'un état de la matière. Il avait sans doute aussi entendu parler du joueur d'échecs de Von Kempelen, un automate capable de battre n'importe qui au jeu d'échecs⁹.

6 Ada King, lady of Lovelace (1815-1852), fille du poète Byron, est désormais considérée comme la première programmeuse informatique de l'histoire et est sans doute la personne qui a le mieux compris et expliqué les travaux de Babbage, avec qui elle a collaboré. Ada fut la première à extrapoler les travaux de Babbage au delà de ce que son inventeur prévoyait, imaginant que ce que nous nommons désormais l'ordinateur pourrait un jour manipuler non seulement des nombres, mais aussi des symboles ou des images. Les travaux de Babbage, passablement oubliés, ont été tardivement réhabilités au XXe siècle, et il a fallu plus longtemps encore pour que les historiens des sciences se penchent sérieusement sur les apports d'Ada Lovelace. Trop soucieux de célébrer le brillant mathématicien, certains spécialistes de Babbage ont parfois dénigré Ada Lovelace avec une misogynie non-feinte.

7 Une des premières nouvelles de science-fiction sur le sujet est *Un logic nommé Joe*, par Murray Leinster (1896-1975), publié en 1946 dans la revue *Astounding*.

8 L'histoire de cette Francine est fascinante si l'on se souvient qu'elle portait le prénom de la fille chérie de Descartes, dont la mort à l'âge de cinq ans a été un choc terrible pour l'auteur du *Discours de la méthode*, qui n'hésitait pas à la pleurer publiquement, ce qui ne semblait extrêmement impudique pour un homme à l'époque. Descartes a publié ses *Méditations métaphysiques* l'année qui a suivi le décès de sa fille.

9 Il est intéressant de savoir que le canard de Vaucanson comme l'automate de Von Kempelen étaient des canulars : Vaucanson aurait certainement voulu que le système digestif de son canard fonctionne, mais en le réparant, le prestidigitateur Robert Houdin a découvert qu'il y avait « un truc » : la fiente de l'oiseau était préparée, et non fabriquée par le processus de digestion mécanique. Quand au joueur d'échecs, il ne pouvait fonctionner qu'à l'aide d'un opérateur dissimulé dans la table de jeu. Après le décès de l'assistant de Von Kempelen, son joueur d'échecs s'est mis à gagner nettement moins souvent ses parties.

Mitchell, qui n'aurait sans doute pas pu imaginer l'utilisation de l'électricité comme source d'énergie pour cette machine pensante – on était encore loin de pouvoir fabriquer de circuits électriques miniature commutés par des lampes ou des transistors – a ici eu l'astucieuse idée de mélanger les ordinateurs de Babbage (qui auraient fonctionné, eussent-ils été achevés, à la vapeur) et la science de la mécanique horlogère. Une idée diablement steampunk, donc, ou même clockpunk¹⁰.

La figure du « savant fou », qui lâche dans le monde une créature dangereuse de son invention, n'est évidemment pas une nouveauté en 1879, plus d'un demi-siècle après la rédaction du *Frankenstein* de Mary Shelley, qui est le prototype du genre. C'est cependant dans les années suivantes, et notamment dans la foulée de la popularité de deux authentiques savants, Thomas Edison et Nikola Tesla¹¹, que cet archétype s'est le mieux développé (Moriarty, Dr Moreau, Rotwang, Mabuse, Caligari, Cornélius, etc.). Il faut dire qu'à la fin du XIXe siècle, la science triomphante fait des bonds de géant et semble capable de tout – et nous devons bien admettre que presque toute notre technologie actuelle repose peu ou prou sur des inventions et des observations qui datent de la première moitié du XIXe siècle.

Le cyborg, symbiose d'un être vivant et d'éléments artificiels, est essentiellement une invention de la guerre froide. L'idée que l'on puisse associer un cerveau mécanique à un organisme de chair et d'os semble incroyablement moderne et, est sans doute, sans précédent comparable dans la littérature. Ce qui est ajouté ou modifié dans le corps de Stépan Borovitch n'est pas une prothèse articulée quelconque, mais un cerveau¹² : nous ne sommes plus dans le *Steampunk* mais presque dans le registre *Cyberpunk*. À la même époque, pour imaginer qu'un automate puisse être animé d'une vie autonome, Villiers de l'Isle-Adam (*L'Eve Future*, 1886) ne voyait rien de mieux qu'une opération chamanique : l'âme de Sowana, assistante décédée du scientifique Edison¹³, investit sa créature mécanique et donc, lui donne vie, principe qui n'est pas beaucoup plus moderne que, disons, le mythe du Golem de Prague au XVIe siècle, et

10 Le genre « clockpunk » se situe dans un monde dérivé de l'ère humaniste, entre la Renaissance et la fin de l'ancien régime, où la science-fiction s'appuie sur des mécanismes horlogers, des machines infernales et des automates.

Citons comme exemple *La vénus anatomique* (2004), par Xavier Mauméjean, et *Mainspring* (2007) par Jay Lake.

11 Thomas Alva Edison a été un inventeur de génie doté d'un impitoyable sens commercial, que le public américain a considéré et persiste à considérer comme un personnage positif. Il était pourtant surtout procédurier dans la défense de ses brevets, pour lesquels il n'a crédité ni collaborateurs ni précurseurs, et on doit par exemple à ses interminables procès contre le brevet du cinéma des frères Lumière (Edison avait inventé un proto-cinéma, sans projection) l'exil de l'industrie cinématographique à Hollywood. Incapables de tourner des films sur la côte Est sous peine de procès, les premiers producteurs ont dû s'établir en Californie, avec le succès que l'on sait. Inversement, Nikola Tesla était considéré par le public comme un inquiétant européen qui manipulait l'électricité de manière presque magique. Tesla était pourtant bien plus un théoricien scientifique véritable qu'Edison, et il était plus préoccupé par ses recherches que par l'argent ou le pouvoir. Il est amusant qu'il ait été le prototype du savant fou pour ses contemporains tandis que son « nemesi » (comme nomme les « meilleurs ennemis » dans les fictions populaires) Edison a réussi à rester dans les esprits comme un savant « solaire », l'homme du progrès.

12 À comparer à *La Poupée Sanglante*, de Gaston Leroux (1923), où un automate était animé par le cerveau d'un criminel décapité.

13 Edison a été, de son vivant, le héros de quantité de récits de science-fiction, que l'on nomme à présent « édisonnades » comme il y a eu des « robinsonnades » imitées du Robinson Crusoë de Daniel Defoe.

se rattache en tout cas plutôt à la tradition de la littérature fantastique qu'à celle de la science-fiction.

On peut cependant rapprocher *l'Homme le plus doué du monde de l'homme qui était refait*, publié par Edgar Allan Poe en 1839, où le narrateur mène une enquête sur un militaire dont l'allure le subjugue et finit par apprendre qu'il s'agit d'un homme dont le corps, dans sa quasi-totalité, est constitué de prothèses mécaniques parfaites. Poe est une influence intéressante sur deux autres points. En 1836, il a signé un essai intitulé *Le Joueur d'échecs de Maelzel*, dans lequel il décrit en détails le célèbre joueur d'échecs de Von Kempelen, évoqué plus haut, et le compare, entre autres, au proto-ordinateur de Charles Babbage. Si Poe conclut que l'automate était un canular – ce qui fut prouvé par la suite – car une machine peut calculer mais pas analyser, son texte montre assez bien que l'idée d'une pensée mécanique l'intéresse. Dans l'introduction à son *Double Assassinat dans la rue Morgue* (1841), le premier récit policier de l'histoire, Poe disserte aussi sur la pensée analytique, et son détective, le chevalier Dupin, réfléchit effectivement de manière dépassionnée, purement logique. La formule sera reprise par Conan Doyle avec son Sherlock Holmes, puis Jacques Futrelle¹⁴ en 1906 avec son Augustus SFX Van Dusen, surnommé « la machine à penser ».

Une notion qui nous semble tout à fait étonnante par sa précocité est celle de la machine « qui ne se trompe jamais » et l'idée que les erreurs sont dues aux émotions et à la personnalité, et qu'une mécanique impartiale ne peut donc pas en commettre. Cela deviendra un poncif du discours entourant les ordinateurs réels ou fictifs à partir du début des années 1950, lorsque le grand public a découvert l'existence des ordinateurs et s'y est intéressé.

Lorsque Mitchell parle d'une mécanique « qui ne se trompe jamais », ce n'est pas par une opération magique – rien à voir avec l'ordinateur « oracle », l'ordinateur omniscient des fictions un peu idiotes comme *l'Ordinateur en folie*, produit par Disney à la fin des années 1960 –, mais, comme il l'explique bien, parce qu'à des données précises, la machine répond selon une procédure précise et immuable. L'auteur néglige malgré tout un peu la question du programme : pour qu'une machine soit dépouillée de toute intention humaine, encore faudrait-il qu'elle ait été construite autrement que pour satisfaire des passions humaines... Ici, le docteur Rapperschwyll a créé une machine qui, à sa place, s'apprête à dominer le monde, ce qui n'est pas l'attitude la plus logique pour une entité dénuée de passions. On remarque que le docteur lance son automate dans le monde et attend d'assister, je cite, à « l'inévitable résultat avec la tranquillité d'un philosophe ». L'ambition de conquête (politique ou amoureuse, les deux sont, ici et souvent ailleurs, liées) n'est donc pas dans la

¹⁴ Auteur américain de grand talent, Jacques Futrelle a eu une carrière extrêmement courte puisqu'il est mort à l'âge de 37 ans, le 15 avril 1912, au cours du naufrage du Titanic.

machine, qui ne fait que respecter le programme pour lequel elle a été conçue, ni chez le concepteur, qui se considère comme « philosophe », mais bien dans le programme lui-même, dans le projet.

Mais après tout, des fictions telles que le film *The Invisible Boy* (1957), ou le roman *Demon Seed* (1973), près de quatre-vingt ou cent ans après *L'homme le plus doué du monde*, font preuve d'autant sinon de plus de naïveté, en ne voyant pas à quoi une machine « parfaite » pourrait employer ses qualités, sinon à vouloir diriger le monde et à séduire des femmes.

On notera que contrairement au roman *Jim Click ou la merveilleuse aventure* (Fernand Fleuret, 1928), pamphlet antimilitariste dans lequel l'amiral Gunson (portrait à peine déguisé de l'Amiral Nelson) était remplacé, sans que personne ne s'en aperçoive, par un pantin capable de chanter une chanson, d'articuler quelques jurons et de lancer quelques ordres maritimes, il n'y a *a priori* pas ici lieu de supposer que l'auteur ait voulu faire une critique de l'ambition politique ou du succès militaire.

Au sujet du projet de diriger le monde, on voit ici en germe l'idéologie américaine qui ne cessera d'être véhiculée jusqu'aujourd'hui : aux États-Unis la responsabilité de sauver la civilisation tandis que les Européens et le reste du monde se déchirent de manière absurde. Il est fait de nombreuses allusions au « bon sens » américain, censément enfoui dans la pratique du jeu de Poker et dans la consommation de Whisky, qui est opposé à l'inutile sophistication de la vieille Europe, rendue comique ici autant chez le domestique Auguste que chez l'aristocrate polonaise¹⁵.

On remarque au passage que la notion de frappe préventive, qui est à la base de tous les conflits dans lesquels les États-Unis sont engagés, est maniée sans complexes : ce n'est pas ce qu'a fait le baron Savitch qui lui fait mériter d'être détruit par Fisher, c'est ce qu'il fera, c'est le danger futur qu'il est censé représenter.

L'alcool qui détraque la mécanique pseudo-humaine et qui distingue la machine de l'homme est un thème récurrent, que l'on trouve par exemple dans le film *Electric Dreams* (1984) où l'ordinateur Edgar, après un court-circuit au champagne, devient une machine consciente et découvre l'amour. L'alcool, qui cause la perte du contrôle de soi-même, est donc dans *Electric Dreams* ce qui crée l'humanité. Dans *L'homme le plus doué du monde*, le Whisky permet de révéler la faiblesse de la machine : l'homme résiste aux effets de l'ivresse, la mécanique, non.

On peut faire une liste de robots saouls, de robots libidineux et de robots maîtres du monde dans les récits qui recourent à des thèmes de science-fiction, mais on peut sans

15 Le prénom Auguste n'a sans doute pas été choisi au hasard, c'était, depuis les années 1860, le nom du prototype du clown gai (nez rouge, grandes chaussures, vêtements amples) dans les cirques les plus populaires, comme celui des Ringling Brothers, qui l'ont inventé. Quand à la Pologne, c'était à l'époque un pays sans souveraineté que se partageaient la Russie, la Prusse et l'Autriche-Hongrie. Les aristocrates polonais constituaient donc sans doute l'archétype d'une Europe tournée vers sa gloire passée.

doute affirmer provisoirement que ces figures absurdes n'avaient pas été traitées avant cette nouvelle – j'écris « provisoirement », car il ne faut jurer de rien : on ne cesse de découvrir des anticipations toujours plus anciennes et toujours plus étonnantes.

En recourant à des thèmes qui ne deviendront des poncifs de la science-fiction que des décennies plus tard, *L'homme le plus doué du monde* est en tout cas un texte riche et étonnant qui montre peut-être que la méfiance envers la pensée artificielle a précédé de loin les prémisses de sa réalisation.

L'actualité

Un trait particulièrement intéressant dans cette nouvelle est qu'elle amène les éléments merveilleux cités plus haut dans le monde contemporain, en évoquant des faits de l'actualité la plus récente. En effet, publié en mai 1879, *L'Homme le plus doué du monde* fait référence à des personnalités contemporaines et à leur implication dans la guerre russo-turque, qui a commencé au printemps 1877 et s'est terminée un an plus tard. Cette guerre a été la première tentative « panslaviste » d'émancipation des Balkans, à l'époque dominés par l'Autriche-Hongrie et, surtout, par l'Empire Ottoman. L'implication de la puissante Russie dans ce conflit aura des effets sur de nombreuses guerres ultérieures, sans doute jusqu'aujourd'hui, et a même été la cause indirecte du déclenchement de la première guerre mondiale. Après le traité de San Stefano (mars 1878) puis le congrès de Berlin (juin-juillet 1878), qui est mentionné dans la nouvelle de Mitchell, la carte d'une partie de l'Europe est complètement redessinée : la Bosnie est annexée par l'Empire austro-hongrois, la Serbie, la Roumanie et la Bulgarie gagnent leur autonomie, Chypre passe sous administration britannique et la France obtient le droit d'administrer la Tunisie. Les personnages cités dans la nouvelle ont, pour la plupart, existé : Benjamin Disraeli (1804-1881) a été le premier ministre britannique jusqu'en 1880 ; Otto von Bismarck (1815-1898) a été le premier chancelier allemand de 1871 à 1890 ; Lord Salisbury et le Comte Shouvaloff sont deux protagonistes du congrès de Berlin ; le général Ignatieff (1832-1908), diplomate de premier plan, a négocié le traité de San Stefano pour le compte de la Russie et est effectivement tombé en disgrâce à Moscou, du moins jusqu'à l'accession au trône du Tsar Alexandre III ; Le prince Gorchakov (1798-1882) a été un médiateur lors du conflit ; Le Grand Duc Nicolas (1831-1891), enfin, est un des fils du Tsar Nicolas 1er, et a été le vainqueur de la bataille d'Adrianople (actuelle Edirne, en Turquie), qui a permis de conclure la guerre. Les autres personnages cités (le prince Koloff, le docteur Rapperschwyll et bien entendu le baron Savitch) n'ont, sauf erreur, pas existé.

Le procédé utilisé par l'auteur équivaldrait, en 2012, à écrire une histoire secrète d'un événement historique très récent, comme les révoltes et les conflits que l'on a appelés « printemps arabe ».

Le texte fait aussi allusion à une actualité moins martiale : la troisième exposition universelle de Paris, qui a attiré seize millions de visiteurs entre le 1er mai et le 31 octobre 1878, et où a été exposée la tête de la *statue de la Liberté*, de Bartholdi. Le ballon de la place du carrousel est le célèbre « ballon captif » installé par Henri Giffard dans le jardin des Tuileries et qui a été une des attractions les plus populaires de l'exposition universelle. Ce ballon à hydrogène était capable d'embarquer quarante passagers à la fois et de soulever ces derniers à cinq cent mètres de hauteur.

Le navire Peireire a lui aussi existé. Affrété par la Compagnie Générale Transatlantique des frères Peireire, il ralliait New York au Havre en seulement neuf jours et a été en service de 1866 à 1888.

Tous les lieux mentionnés, enfin, ont existé : l'hôtel Badischer Hof de Baden baden, les monts Teufelsmühle et Merkurberg, le Vospitatelnoi Dom (maison des enfants trouvés de Moscou), les hôtels parisiens de l'Athénée, Splendid (que Mitchell orthographe en français : Splendide) et Continental, inauguré en 1878 et qui était alors l'hôtel le plus luxueux de France.

Postérité

Mitchell n'a pas été reconnu comme auteur, mais cela ne l'a pas empêché d'avoir des centaines de milliers, peut-être des millions de lecteurs. Le *Sun* de New York, dont il a fini par être rédacteur en chef, a été un des principaux journaux américains de son temps, et certaines nouvelles de Mitchell ont été publiées à l'époque en Angleterre. Il n'est donc pas douteux d'imaginer que, sans être connu, Edward Page Mitchell ait eu une influence considérable sur la naissance de la science-fiction moderne.

Postface à la postface

Le texte qui précède a été publié en accompagnement d'une traduction due au même auteur (aidé d'Anne Owens) de *L'Homme le plus doué du monde*, par Edward Page Mitchell, livre publié au Havre par les éditions Franciscopolis en 2013. L'édition d'origine était composée de la traduction, de sa postface et d'un cahier documentaire visuel. Une seconde édition de cette même traduction a été publiée par les éditions Libretto en 2019, mais sans reprendre la postface ni le cahier d'images qui y était associé, c'est pourquoi ladite postface circule désormais indépendamment de la nouvelle.

L'auteur de ces lignes s'est d'abord félicité d'avoir été le premier traducteur de la nouvelle d'Edward Page Mitchell, mais, quoique de bonne foi, il s'est avéré que cette primeur était une imposture. En effet, Marc Madouraud en a proposé une version dans la sixième livraison de la nouvelle série de la revue *Fiction* (éd. Les Moutons électriques, 2007), et on trouve encore une version ce même texte dans le recueil *Robot Erectus*, (éd. Science e-books, 2012) anthologie rassemblée par Jean-Claude Heudin.

L'édition 2013 de *L'Homme le plus doué du monde* contenait un certain nombre de coquilles malheureusement imprimées à la suite d'une inversion de fichiers qui avait réduit à néant un patient travail de relecture et n'a été constaté qu'après impression. J'espère que les acquéreurs de ce petit livre m'ont depuis pardonné.

L'histoire de la commercialisation de cet ouvrage est plutôt amusante : Jean-Michel Géridan et Yann Owens, ses éditeurs, ont d'abord dû parlementer avec leur diffuseur, les Presses du Réel, spécialisées dans la création artistique contemporaine, qui ne voyaient pas bien comment justifier la présence d'un texte de science-fiction du XIXe siècle dans leur catalogue. Mais le livre est sorti tout de même et il a bénéficié notamment de la lecture enthousiaste de deux spécialistes des nouveaux médias, Marie Lechner pour Libération, et Xavier de la Porte pour Radio France et Rue89. L'un et l'autre (et je ne les en remercierai jamais assez) ont suffisamment stimulé et intrigué le public pour que celui-ci s'arrache littéralement le livre. Disponible en vente par correspondance sur le site du diffuseur, *L'Homme le plus doué du monde* a été en tête des ventes des Presses du Réel jusqu'à ce que le stock soit épuisé, et ce avant même d'avoir eu une chance d'être véritablement diffusé en librairie. Inutile de dire que les Presses du Réel se sont depuis beaucoup intéressées à la science-fiction. Il aurait été possible de réimprimer le livre à l'époque, mais l'éditeur était sur d'autres chantiers, or il aurait fallu prendre le temps d'effectuer des corrections indispensables et donc, de reprendre le travail éditorial. Le projet d'un nouveau tirage a traîné, et s'est finalement concrétisé chez un autre éditeur, Libretto, en 2019.

Malgré toute l'amitié que je porte à Marie Lechner et à Xavier de la Porte, la lecture enthousiaste qui m'a le plus touché est celle de Gérard Klein, légendaire figure de la science-fiction à la fois en tant qu'auteur, éditeur et préfacier, qui m'a écrit, à propos de la nouvelle traduite et de sa postface : « (...) *Passionnant, éclairant. Indispensable pour comprendre tout un pan de l'histoire américaine du domaine* ».

De quoi se sentir important !